

miers ans de dresser fièrement la tête, elles auraient toutes péri pendant l'hiver, tandis qu'en restant patiemment courbées sous la neige jusqu'à ce qu'elles aient acquis la vigueur nécessaire pour braver les intempéries, elles ont échappé au danger lorsqu'il était le plus redoutable, et bien des générations ont été ainsi préservées.

(M. BERTHOLET.)

IV. NÉCESSITÉ DE LA FOI, DANGER DE L'INCRÉDULITÉ.

Si ma religion était fausse, je l'avoue, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer : il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y pas être pris ; quelle majesté ! quel éclat de mystères ! quelle suite et quel enchaînement de toute la doctrine ! quelle raison éminente ! quelle candeur ! quelle innocence de mœurs ! quelle force invincible et accablante de témoignages rendus successivement, et pendant trois siècles entiers, par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, et que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort et du dernier supplice !

Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps ? Dieu même pouvait-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? où aller, où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche ?...

La religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le trappiste et le solitaire ; ils ne courent pas un autre risque ; mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est un épouvantable malheur pour l'homme vicieux : l'idée seule des maux qu'il se prépare trouble l'imagination ; la pensée est trop faible pour les

concevoir et les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

(La BRUYÈRE.)

V. DU NOMBRE DES CRÉATURES.

Quelque grand que me paraisse le nombre des créatures animées que j'ai sous les yeux, qu'est-il en comparaison de celles que leur petitesse dérobe à notre vue ! A l'aide du microscope, on a fait des découvertes presque incroyables. Là se présente un nouveau monde qui nous était tout à fait inconnu : là paraissent des créatures vivantes dont l'imagination peut à peine se figurer l'extrême petitesse, et dont la grosseur n'égale pas, à beaucoup près, la millième partie d'un grain de sable. Et non seulement leur nombre et leur diversité, mais leur beauté et la petitesse de leur structure me ravissent d'admiration. Ce qui paraît grossier à la simple vue, ou même ce qui lui échappe entièrement, est, au travers du microscope, d'un éclat et d'une délicatesse qui surpassent toute imagination. Des dorures que l'art ne saurait imiter, brillent dans le moindre grain de sable, mais surtout dans certains membres d'insectes, par exemple, sur la tête et dans les yeux d'une petite mouche ; et l'on remarque, dans la structure du plus chétif des êtres vivants, la symétrie la plus exacte, l'ordre le plus admirable. Des millions de créatures si petites que l'œil peut à peine les apercevoir avec le secours d'un verre, ont une organisation aussi parfaite dans leur espèce, et aussi propre à remplir les diverses fins du Créateur, que les plus grands animaux dont la terre est peuplée. (*Livre de la Nature.*)

J.-O. C.